

# AU FOND D'UNE MINE

Un article de Jules Vallès - 1866 - Bassin houiller de Saint-Etienne

## (Première heure)

... Nous avons rendez-vous pour huit heures du matin. Nous devions descendre à quatre au fond d'une mine et visiter, dans tous les sens, le palais de houille.

Deux eurent peur, et nous nous trouvâmes seuls, à l'heure dite, un ami et moi, en face de l'ingénieur en chef qui allait nous faire lui-même les honneurs de sa maison.

Il nous demanda une dernière fois si nous étions bien décidés, et s'il était entendu que nous irions toucher du doigt la dernière pierre au fond du dernier trou. Sur notre réponse, tant soit peu dédaigneuse, il nous fit passer dans son cabinet de toilette, où nous nous déshabillâmes en riant.

Il y avait, je l'avoue, de la fièvre dans ma gaieté.

La veille, quelques gens nous avaient beaucoup détournés de l'entreprise, et les deux garçons qui, au dernier moment, nous faisaient faux bond, n'étaient point des lièvres. L'un d'eux est officier et porte au front la trace d'un grand coup de sabre reçu en plein Solferino. L'ingénieur en chef lui-même ne nous avait point caché que les accidents, dans les mines, sont fort nombreux.

« Sur quinze cents mineurs, avait-il dit, quelques précautions qu'on prenne, et l'on en prend d'immenses, nous avons bien par an vingt morts et six cents blessés. [»]

J'avais appris, avec une certaine tristesse, que depuis quelques semaines le mutilé seul avait donné : la statistique voulait son mort.

C'est nous, peut-être, qui allons faire le jeu dans ce whist lugubre.  
*Je me prenais à aimer la vie !*

Nous voilà vêtus en mineurs : pantalons et vestes de coutil bleu, chapeau rond en cuir, avec une lampe dans la main, un bâton ferré et pointu dans l'autre, nous avons l'air de vrais bandits!

On boit une gorgée de rhum. Je propose d'emporter la fiole, en cas de malheur ! cela nous soutiendra si nous avons à attendre sous l'éboulement que les secours arrivent! On rit et l'on boit tout.

*All right !*

Nous nous dirigeons, sous un ciel superbe, vers le puits qui mène à l'enfer.

L'ingénieur a bien fait les choses ; il a choisi le plus pénible.

Le frisson nous prend rien qu'à nous pencher sur ces bords.

De cette gueule sottement ronde, et qui bâille au soleil, s'échappe une fumée épaisse et noire qui nous suffoque. C'est ce qu'on nomme le *retour d'air de la mine*.

Des profondeurs monte comme un bruit d'orage : c'est l'eau qui tombe le long des parois gluantes et rebondit sur les aspérités !

Nous faisons bonne contenance tout de même. La vanité s'en mêle, et nous écoutons, sans défaillir, le *receveur du jour* crier en se baissant, au *receveur du fond*, deux mots que j'entends ainsi :

« TIRROUÉ L'ÂNE. »

Cela signifie que des chrétiens vont arriver. Sa voix sonne le long du puits comme un mugissement.

En même temps on nous pousse vers la benne. Elle sert d'ordinaire à porter du charbon : on interrompt pour nous le service, et l'embarquement commence.

Dieu merci ! le véhicule n'est plus, comme je me rappelle l'avoir vu jadis, fou dans l'espace. Il est fixé dans une cage en fer, suspendue elle-même au câble d'extraction.

Je regarde la corde, espèce de lanière énorme plate et carrée, et demande, comme pour dire quelque chose, si elle casse souvent.

« Pas celle-là, me répond en riant l'ingénieur, mais d'autres! Allons, ajoute-t-il, y êtes-vous ? »

Et il jette un dernier regard sur nos individus qui font les fanfarons. Nous y sommes; nous sommes debout dans la benne, serrant des poings les barreaux de la cage : ah! il n'y a pas de danger que je les lâche! Nous avons accroché aux rebords de notre ballon de bois nos lampes et mis dans le fond nos bâtons.

OHÉ OH! LÀ-BAS !

Je sens le sol manquer sous nos pieds; nous descendons doucement, sans bruit, comme des pendus.

Autour de nous, l'eau suinte et chante, il semble que nous n'arriverons jamais.

J'ose plonger l'œil au tond : je me relève manquant d'air, ayant froid au crâne. Je ne tiens pas non plus à voir le ciel : heureusement il est caché; la cage est coiffée de fer, tant mieux. Il me semble que ce petit rond bleu m'aurait fait peur !

« C'est pour protéger contre la chute des pierres, dis-je à l'ingénieur en montrant la coiffe.

— Quand une pierre tombe, me répond-il, rien ne l'arrête. Pas plus tard que le mois dernier, il y a eu dans une mine deux hommes tués par des coins de roches qui se sont détachés comme fera bientôt celui-là, tenez, si l'on n'y avise. »

En même temps, il nous montrait dans le mur un bloc en relief, fendu, et prêt à fuir !

Nous étions, par bonheur, arrivés et nous avons pied dans l'abîme. Nous n'avions mis que trois minutes, mais quelles minutes, celles-là !

Être suspendu par une corde qui a si mauvaise réputation, à cinq cents pieds au-dessus du fond, être à la merci d'un machiniste qui n'a qu'à lâcher le frein pour que vous alliez tout droit à travers l'espace vous aplatir ou vous casser tout là-bas, tout là-bas. C'est

plus que la peur de la mort ; c'est l'effroi du vertige : on deviendrait fou dans cette seconde d'agonie.

La benne s'arrête sur un plafond, au-dessous duquel le puits continue encore et constitue ce qu'on appelle le *puisard* ou réservoir d'eau, à ce que me dit l'ingénieur que je n'écoute guère.

Le receveur du fond nous regarde avec ses grands yeux blancs, en nous montrant des dents de chien, et il nous tend, pour aider à descendre, sa main noire.

Nous nous empêtrons, mon ami et moi, piteux et gauches dans cette obscurité. Je ne trouve plus mon bâton. Il laisse rouler sa lampe.

Nous avons, en sortant, sauté non pas sur un terrain ferme, mais dans une flaque d'eau où nous nous démenons en estropiés.

Je me redresse : paf ! je m'écrase le crâne contre le barrage de la galerie. Ce bosselage me ramène au sentiment de la réalité. Je finis par m'apercevoir que nous sommes dans une belle et large galerie dont le toit est soutenu par d'énormes cadres de boisage qui m'inspirent un peu de confiance.

On n'est point trop mal, vraiment, et l'on peut causer. L'ingénieur en profite pour nous donner quelques explications.

« On appelle cette voie, dit-il, le *niveau principal de roulage*. C'est par elle que les convois de bennes et que l'eau provenant de toute la mine se rendent au puits. Vous voyez, nous avons une voie ferrée ! ... »

Je le vois bien ! à chaque instant nous sommes croisés par des convois : le chemin n'est pas large ! Quand nous prenons par des voies étroites et basses, aux embranchements, c'est à peine si nous pouvons leur échapper !

On n'a pas le temps, pour se garer, de choisir son côté ni d'écouter les indications du guide; on trempe jusqu'aux mollets dans des rigoles d'écoulement qui ont la fraîcheur et le parfum des feux de houille que l'eau de vaisselle a éteints.

Voilà que le convoi revient au grand trot du cheval. Pendant qu'il défile, il faut rester coi contre le mur, rentrer les coudes, effacer le râble : tout cela à la plus grande joie du *toucheur*, affreux moricaud qui, perché sur la benne, agace la bête et espère bien que nous serons entamés tout au moins par le crochet, si nous ne sommes pas renversés par le train !

Et voilà comment il s'en est fallu d'un rien que cet article ne fût point écrit, parce qu'un homme coupé en deux peut difficilement écrire et raconter ses impressions.

Nous voulons à un moment, pour raccourcir le chemin, gravir une galerie le long de laquelle, sur deux voies parallèles, dans un plan horriblement, que dis-je, bêtement incliné, deux bennes pleines, en descendant, remontent deux bennes vides, avec le secours d'une chaîne en fer qui au sommet s'enroule sur un tambour muni d'un frein puissant.

Au moment de commencer l'ascension, notre guide ordonne aux mineurs du bas de ne point donner le signal de marche à leurs camarades d'en haut, nous montons.

On pouvait à peu près se tenir debout et l'on en profitait : on flânait à travers les rails.

Mais nous avons à peine atteint le milieu et nous nous arrêtons un instant pour reprendre haleine, lorsque les ouvriers reprennent leur besogne croyant que nous avons eu le temps d'arriver.

L'ingénieur voit tout d'un coup la chaîne de fer se tendre et frémir : il n'a que le temps de pousser un cri, et d'un geste nous colle contre la muraille. Son cri, les nôtres ne parviennent au mineur qui tient le frein que lorsque déjà les bennes sont lancées. Cependant il serre, serre et le convoi s'arrête. Mais tout cela s'est fait si brusquement que la commotion est terrible : la chaîne se rompt, les bennes fuient ; nous les voyons passer avec une effroyable vitesse !

Et les hommes du fond ?

Heureusement ils ont entendu, compris, et se jettent brusquement dans des niches ménagées exprès pour ces hasards. Seul, un pauvre cheval reste là et a les deux jambes de devant brisées; il tombe, pauvre bête! et quand nous sortîmes de la mine deux heures après, il était mort.

C'est nous qui l'étions si l'ingénieur n'avait pas tout de suite vu le danger, aplati nos ventres, si les bennes étaient parties une seconde plus tôt, si la chaîne avait cassé deux mètres plus haut.

Notre émotion avait été vive : nous étions un peu pâles, mon ami et moi.

On nous demande si nous voulons nous en tenir là et revoir la lumière du ciel.

Une voix dit : *Pas encore !*

« C'est bien, fait l'ingénieur, nous allons prendre le chemin du Dante. Saisissez vos bâtons, gardez vos lampes, ôtez vos chemises ! »

### **(Deuxième heure)**

L'ingénieur nous avait prévenus qu'on devait étouffer et cuire un tantinet !

À notre arrivée, croyant que la température du niveau de roulage était celle de toute la mine, et nous trouvant fort capables de la supporter, nous avons ri des menaces de cuisson et d'étouffement. Peu à peu, pourtant, à mesure que nous descendions, la chaleur était plus vive, l'air plus épais, et nous dûmes convenir, à un moment, qu'il faisait chaud, très chaud, trop chaud. Quand, pour obéir à notre guide, nous nous défîmes de nos chemises, elles étaient trempées et pouvaient tenir dans la main comme des éponges.

Tous les mineurs étaient nus autour de nous. Nous en avons bien rencontré quelques-uns déjà, de côté et d'autre, qui se dressaient

comme des bêtes sous nos pas ; mais il restait encore sur la plupart des croupes des lambeaux de caleçon. Ici, rien, plus rien !

Nos gaillards n'avaient pour tout vêtement que la couche noire, mélangée de sueur et de poudre de houille, qui faisait sur eux comme un enduit. Quelques-uns, fort beaux, semblaient devant ce charbon noir, dans cet air brûlant, des statues de bronze fondant au feu.

Nous avions, mon ami et moi, l'air de deux mottes de beurre tombées dans une écritoire. De nos fronts et sur nos poitrines, coulaient des gouttes noirâtres et faisant rigole. De temps en temps, nous nous asseyions dans la houille humide et reprenions haleine. Mais le moment était venu de rassembler ses forces.

Il fallait aller trouver à trois cents pieds sous terre un homme qui sonde là les entrailles du sol et tâte à coups de pioche ses flancs féconds ou stériles, chargés de gravats ou de houille. Une quinzaine de gamins se relaient sur des échelles et portent jusqu'au bord du trou les sacs remplis par les débris de roc ou de charbon qu'a fait tomber la pioche du mineur solitaire.

Comme l'air est irrespirable ou insuffisant dans ce boyau, on en envoie par des moyens factices : un ventilateur fonctionne continuellement au-dessus de l'abîme. C'est un enfant qui le fait tourner, qu'on remplace souvent et qui ne s'arrête que pendant quinze ou vingt secondes de temps en temps, pour se reposer.

La descente dans la recherche était l'opération périlleuse du voyage. On arrive dans cet enfer par une série d'échelles qui peuvent donner place seulement au corps d'un homme.

Elles sont glissantes, humides et boueuses; pour s'y poser, il faut se retenir à une poutre, entrer de côté, chercher le barreau du pied, et l'on n'a qu'une main pour s'accrocher ! L'autre tient la lampe : cette lampe qui n'est rien, pour le mineur, qu'un troisième œil mobile et sans paupière, mais qui dans les doigts du visiteur inexpérimenté est un fardeau et une gêne !

Que le pied glisse, que le barreau manque et tout est dit, on n'a plus besoin de payer son terme !

On irait d'échelle en échelle, entraînant du monde s'il y en avait, rebondissant sur les supports, jusqu'au fond, là-bas! Ah ! j'ai froid dans le dos maintenant quand j'y songe !

Nous descendîmes jusqu'au bout : exposés à chaque minute à un accident, grâce à ces affreuses lampes que nous avons toujours, mon ami et moi, dans les jambes ou dans l'œil.

Heureusement nous n'éprouvions point, dans cet étui noir, la sensation menaçante du vertige. Il fait nuit pleine : on ne voit pas autour de soi. Je ne dis pas qu'on ne réfléchit point en route !

Il me semblait tout à l'heure distinguer le bruit monotone du ventilateur; je n'entends plus rien ! L'air va-t-il manquer ? Mon oreille et mes cheveux se dressent : Rien ! mais je respire encore. — Merci, mon Dieu !

« Vous êtes arrivés ! » crie notre guide.

Nous sommes là, à quatre cents mètres sous terre! trois cents pieds sous la mine.

C'est une salle creusée dans le roc où les enfants qui montent les sacs et qu'on a prévenus de s'arrêter, sont accroupis dans les coins comme des ours dans une caverne. Le *piqueur*, campé indifférent sur sa hanche athlétique, nous entoure d'un regard banal, répond aux quelques mots que lui adresse l'ingénieur, et, avec l'allure d'un monomane, se remet à l'œuvre...

*Ça jette un froid ?* Nous suons pourtant : je manque d'air, j'étouffe ! — Allons-nous-en !

Personne ne proteste : nous retournons donc à nos échelles, et quand nous sommes revenus au bord du trou, nous poussons un soupir d'aise, comme si nous avions revu le soleil !

Nous reprenons vestes et chemises, et l'air nous semble frais, tant était élevée la température du bas! Plus tard, en remontant, nous



trouverons froids des chemins qui, au début, nous paraissaient tièdes, et nous arriverons à grelotter !

Où allons-nous ?

Éteignez vos lampes vite, plus vite! crie l'ingénieur qui a soufflé sur la sienne.

En même temps il se fait remettre par le *gouverneur* une lanterne dite de sûreté, qui ferme à clé et sur laquelle il est chargé de veiller avec soin pour éviter que les mineurs y touchent !

Car ici nous marchons sur un volcan : nous entrons dans la chambre du FEU GRISOU.

Tous les ans, tous les mois, chaque semaine peut-être, il y a dans quelque mine un accident dû au feu grisou. On cite des catastrophes épouvantables.

Le 26 mai 1860, vingt hommes furent par une explosion brûlés ! On les retrouva calcinés, méconnaissables.

La mine même où nous marchons a été témoin de malheurs isolés mais terribles.

L'un des mineurs qui est là a la figure mâchée et sanguinolente; il a été flambé par le feu grisou.

C'est l'ingénieur qui nous montre et nous conte toutes ces belles choses dans le trajet ; et je ne puis me défendre d'un frisson à l'idée de ce péril invisible.

Aussi suis-je content quand le Rubicon est passé, et que nous recevons l'ordre de rallumer nos lampes ; je dis l'ordre, parce que je ne voulais pas reprendre la mienne : on m'y contraint.

Faut-il dire maintenant toutes les courses de sauvages que nous fîmes à travers la mine : traversant les pas difficiles (on voulut, quand on y était, jouer aux héros), obligés de ramper et de nous aider des genoux, des talons, des mains, de la tête, des dents ! Ma foi, oui, je mordis à un coin du rideau de cuir formant porte pour le courant d'air qui se trouvait au bout de la montée, pour me retenir ! Je me sentais filer !

L'ingénieur nous expliqua comment et pourquoi on ménageait ces courants d'air. Ces portes servent à empêcher l'air de courir droit à un puits sans passer ailleurs. Un moutard de huit à dix ans était le concierge : sa lampe était éteinte, il me demanda du feu.

— Je lui dis : « Tu t'amuses ? »

— Il me répondit : « Beaucoup. »

Je pensais pourtant que, être seul là, dans cette obscurité, n'était pas trop gai pour un môme, pas même pour un homme, et je me confondais en récriminations sur l'horreur de ce métier.

— Détrompez-vous, dit notre guide : les mineurs aiment leur état ; ils préfèrent au travail en plein air la mine toujours chaude, et la nuit d'en bas leur va mieux que le soleil d'en haut !

— Mais le danger ?

— Le danger, ils n'y songent pas ! Puis ils se reposent sur nous du soin de protéger leur vie, et nous accumulons les précautions.

Quand par malheur un accident arrive, vous ne sauriez croire avec quelle ardeur tous se précipitent sur le théâtre du drame. L'autre jour, nous avons passé treize heures sans manger autour d'un éboulement au milieu duquel un homme était debout jusqu'au cou, vivant. Il n'était plus, à minuit, retenu que par son sabot. Nous n'avons pu le ravoïr que le matin ! Une autre fois...

— Mais dites donc, fit tout à coup mon ami, savez-vous qu'avec vos récits d'accidents, vous finirez par m'épouvanter !

— Voulez-vous, pour la bonne bouche, reprit-il, passer par ce petit chemin.

Il nous montrait une espèce de crevasse, encombrée de pièces de bois courbées ou déchirées par le milieu.

— C'est un éboulement, cela, voyez-vous ! Ne touchez pas ce pilier-là. Arrêtez-vous ! Non, il y aurait trop de danger. »

Nous insistâmes. Ce fut vanité de ma part, je le confesse.

Je commençais à avoir assez de ces promenades pénibles où l'on pataugeait en se cognant la tête, en s'écorchant le ventre, dans les

chemins pleins de boue et d'eau, nous avons dû même, deux ou trois fois, nous faire passer dans une benne qu'un mineur poussait avec la tête, et où nous nous tenions accroupis. Les courants d'air faisaient, quand on poussait les portes, des bruits d'orage sous les voûtes basses, et je me demandais si le vent n'allait pas précipiter sur nous ce coin du monde !

À chaque pas, c'était la trace d'une précaution, c'est-à-dire la menace d'un malheur. Je voyais des hommes étendus sur le dos, éviter à coups de pioche des blocs énormes qui semblaient mal tenir au mur. Les rouleaux de bois portant les voûtes craquaient dans leur longueur, ou bien fléchissaient sur leurs pieds. C'étaient partout des cicatrices et des pansages, partout le danger caché, et la mort tapie au fond des trous. Une mort affreuse parce que l'agonie est horrible, parce que aussi il est triste, bien triste de rendre là, dans cette nuit, et plus bas que le cimetière, le dernier soupir ! Est-ce orgueil ou faiblesse ? J'aimerais mieux, pour moi, que le dernier coup m'atteignît dans l'air libre et que la faux de la gueuse reluisît au soleil.

Nous nous retrouvâmes enfin au bas d'un puits qui était situé juste à mille cinq cents mètres de celui par où nous étions entrés.

Notre voyage avait duré trois heures. Nous avons fait quatre kilomètres dans la mine, et, comme nous nous l'étions promis, nous avons touché la dernière pierre au fond du dernier trou.

On nous empila plutôt que nous nous plaçâmes dans la benne.

TIRROUÉ L'ÂNE.

Il faisait un soleil superbe !

Texte publié en deux articles dans *Le Figaro* les 16 et 17 novembre 1866 sous l'intitulé « Lettres de province »

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2705693/f2.item>

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2705701/f2.item>